

Parent, se voyant débordé par la foule qui les amenait, s'adressa ironiquement à ces délégués du Comité central, notamment à un nommé Piat : « Citoyens, c'est le moment de montrer notre influence ; voyons, empêchez ces gens de déshonorer la Commune, si vous le pouvez... » Mais la foule n'écoutait que sa fureur.

Un artilleur fédéré, d'une force herculéenne, était posté sur le seuil de la grille d'entrée. A chaque prêtre qui franchissait le seuil, ce misérable assénait un coup de poing qui renversait quelquefois la victime. Malgré cela, les otages pénétrèrent dans l'intérieur du secteur et se laissèrent conduire sans résistance à l'entrée du terrain choisi pour l'exécution.

La dignité de leur attitude semble avoir fait hésiter un instant les assassins qui les approchaient, car on resta là plusieurs minutes sans oser les toucher, malgré les excitations et les cris de mort qui partaient des rangs les plus éloignés de la foule.

Enfin, un officier de fédérés monta sur une voiture et fit un discours ; un autre grimpa sur un mur et lut un papier. Alors d'immenses clameurs se répandirent, en même temps qu'une poussée formidable agita les masses. Les premiers otages se trouvèrent aculés dans un terrain vague, dont le fond est fermé par une maison. Pourtant il se manifestait encore une certaine hésitation. Une discussion s'engage : un chef monte sur un petit mur d'appui élevé en cet endroit ; il parle avec violence en brandissant son sabre. Alors la cantinière au filet blanc s'avance, dit-on, en criant : « Pas de pitié pour les Versaillais ! ce sont des assassins. Pas de calotins ! pas de gendarmes ! » Et elle fait feu. Le signal était donné : il y eut un second coup de feu, puis un autre, puis un autre, puis un semblant de feu de peloton, mais mal nourri. Les femmes, montées en foule sur le mur d'enceinte, dont elles brisèrent une partie des tuiles, acclamaient les meurtriers et insultaient aux victimes.

Il y eut cinq décharges successives, mais toutes mal nourries : les uns tiraient avec des revolvers, d'autres avec des fusils (1).

Les derniers eurent la douleur d'assister aux convulsions et à l'agonie de leurs devanciers dans la mort. Quelques-uns étaient couverts du sang de leurs compagnons avant d'entrer dans le terrain.

Cette hideuse tuerie dura plus d'un quart d'heure. Un seul fait de révolte, mais de révolte sublime, a été révélé par l'instruction. Des témoins ont rapporté qu'au moment où un jeune homme, dans toute la force de l'âge, le maréchal de logis Geanty, de la garde de Paris, présentait sa poitrine au fusil d'un marin fédéré qui le visait, un vieux prêtre ne put contenir son indignation ; il repoussa l'assassin et se

(1) Déposition de M. Raymond.

placa devant la victime. Cet admirable dévouement ne produisit qu'un redoublement de fureur, et la foule s'acharna sur le corps du pauvre et bon vieux prêtre. Quand le dernier otage fut tombé, la foule fit encore pleuvoir une grêle de balles sur les 47 cadavres. Ce ne fut pas tout : après les feux d'ensemble, on vit trois officiers et deux fédérés, plus une femme, marcher en trépigant sur ces corps palpitants, d'où le sang jaillissait encore. L'une de ces furies, la cantinière Marie, s'écriait : « Je lui ai f... ma main dans la gueule pour lui arracher la langue ! » Quand ces misérables croyaient apercevoir une suprême convulsion, ils frappaient à coups de revolver ou à coups de sabre.

Le lendemain du massacre, des hommes, armés de couteaux de boucherie, ont ouvert, en les lacérant, les vêtements des victimes pour les dépouiller de ce qu'elles pouvaient avoir gardé sur elles ; après quoi, ces hommes ont jeté tous les cadavres dans un souterrain se trouvant au-dessous du lieu même du massacre.

C'est de là que ces cadavres ont été retirés le 29 et qu'on en a constaté 47. L'un d'eux portait les traces de 67 coups de feu à lui seul.

O sinistres horreurs de la nature humaine ! brutalités hideuses de cet être fait pour aimer, pourtant, et pour être aimé : l'homme. Il y a des appétits de tigre dans certaines créatures, et ces scènes sont faites pour navrer à jamais (1).

M. Lissagaray affirme que la Commune n'avait jamais ordonné une telle tuerie. Un membre de la Commune, qu'il ne nomme point, aurait même essayé d'arracher les otages à la mort. Un garde murmurant lui répondit : « Si tu n'es pas content, nous allons te régler ton affaire, à toi aussi ! — Les détonations retentirent, ajoute M. Lissagaray, témoin presque oculaire. Séparés à peine par une mince cloison, nous entendîmes, pendant huit mortelles minutes, les feux de peloton et les coups isolés ! Par intervalles, le feu cessait quelques secondes, puis reprenait ; on avait rechargé les armes. Pâles, accoudés autour d'une table, les mains aux oreilles, essayant d'étouffer le son, les yeux fermés, nous dûmes tout subir. A la fin, des applaudissements se firent entendre au dehors : ils nous brisèrent le cœur encore plus que la fusillade. Combien de nous auraient joyeusement donné leur vie pour épargner cette souillure à la défense ! »

(1) Ont été condamnés pour ce massacre : François, à la peine de mort ; Ramain, quinze ans de travaux forcés ; Bénot, mort ; Demoulin, travaux forcés à perpétuité ; Piat, déportation dans une enceinte fortifiée ; Aubry, Trouvé, Racine, anciens soldats, mort ; Dalivous, mort ; de Saint-Omer, mort ; Amary, travaux forcés à perpétuité ; Barthélemy, déportation enceinte fortifiée ; Colnet, idem ; Croizat, vingt ans de réclusion ; Danvillé, Hémon, Montgars, déportation simple ; Raymond, Rigaud, Hamon, Broussat, Gaude, travaux forcés à perpétuité ; Bruchon, vingt ans de travaux forcés.

Il fallait la donner. On peut toujours mourir.

Tout ce qu'il y a d'honnête dans l'être humain se révolte à ces meurtres, œuvres d'une foule en furie.

Et comme on comprend le découragement, l'amertume, le désenchantement de Louvet, poursuivi par la réaction lâche après avoir failli mourir sous le couperet des terroristes ; comme on comprend ces paroles suprêmes de cet homme mourant, lui qui s'applaudissait de finir avant la République (3 août 1797) :

« Puisque, même en un pays que je croyais prêt à se régénérer, les gens de bien sont si lâches et les méchants si furieux, il est clair que toute agrégation d'hommes improprement appelée peuple par des insensés tels que moi, n'est réellement qu'un imbécile troupeau, trop heureux de ramper sous un maître. »

D'autres victimes étaient tombées, le 26 mai, à la Roquette : le P. Olivaint, le P. Caubert, le banquier marron Jecker ; le 27 mai : Monseigneur Surat, M. Bécourt, curé de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, tués sur les barricades du faubourg Saint-Antoine. « Grâce ! » criait monseigneur Surat. — En voilà une grasse, répondit une grosse femme en lui brûlant la cervelle. » Un missionnaire, le P. Perny, témoin de ces carnages, a écrit que jamais, chez les sauvages, il n'avait vu déchaînement pareil de furie. M. Clémenceau, parlant de la foule entourant Clément Thomas, avait dit déjà qu'on l'eût prise pour une meute de fous agités. Le témoignage du prêtre et celui de l'homme de science s'accordent pour peindre et pour flétrir ces criminels.

Les soldats étaient exaltés, secoués par la plus violente colère. Ils ne voulaient plus faire de quartier. Les marins, dit M. Lissagaray, furent particulièrement féroces. La vérité est qu'ils se dévouèrent avec une intrépidité superbe. L'incendie des monuments avait exaspéré l'armée. Les soldats croyaient qu'on avait préparé contre eux des boissons vénéneuses. Ils frappaient en aveugles.

« Le fait saillant, a dit le capitaine Garcin (1), était que quand on enlevait en bloc une troupe, ce qu'il y avait de plus mauvais, c'étaient les enfants ; ils étaient impitoyables, ils tiraient au moment où on venait les prendre, ils avaient des armes cachées. Il y a de ces petits misérables qui ont tiré à bout portant sur les officiers.... Ces enfants étaient de treize, quatorze, seize et dix-huit ans. »

Les faibles, femmes, enfants, vieillards, sont toujours les plus redoutables. Boulevard Puebla, sur une barricade, des femmes battaient des mains, joyeuses, criant : « Bravo ! les palais brûlent ! »

Hélas ! tout cela fut durement puni. Le sang appelait du sang. La justice sommaire et les cours

(1) Enquête officielle sur le 18 mars.

martiales frappèrent sans pitié. On vit alors où peut conduire la peur. Chacun dénonça ou livra.

« On éprouva, disait Plutarque, dans cette occasion, que la fidélité aux liens de l'hospitalité et de l'amitié résiste rarement à la mauvaise fortune, car on vit peu de personnes ne pas dénoncer ceux qui étaient venus leur demander asile (1). »

Tristes souvenirs et qui seraient ineffaçables, si l'eau du ciel, qui lave les pavés rougis, n'emportait point ces taches comme le vent emporte ces souvenirs !

Velléius Paterculus raconte que les proscrits d'Octave, Antoine et Lépide furent pleurés de leurs femmes, de leurs affranchis, de leurs esclaves même. « Mais, ajoute-t-il, leurs enfants les oublièrent, tant les hommes souffrent avec peine le retardement de leurs espérances. » Et c'est ainsi que le progrès marche, en dépit de ces haltes barbares, ne s'occupant que de l'avenir et rejetant, avec le temps, comme trop lourd, son bagage de haines. S'il n'en était pas ainsi, le monde durerait-il huit jours ?

La lutte n'était point finie cependant. Les pièces de marine, installées à Montmartre, tiraient maintenant sur les Buttes-Chaumont et le Père-Lachaise qu'elles canonnaient furieusement. Les fédérés réfugiés sur ces deux points faisaient rage, ainsi que le prouve cet ordre du général Eudes :

« RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

« Commune de Paris. — Comité de salut public.

« Paris, le ... 1871.

« Tire sur la Bourse, la Banque, les Postes, la place des Victoires, la place Vendôme, le jardin des Tuileries, la caserne Babylone. Nous laissons l'Hôtel de ville sous le commandement de Pindy, et la guerre et le Comité de salut public, ainsi que les membres de la Commune présents, se transportent à la mairie du onzième, où nous nous établissons. C'est là désormais que nous allons organiser la défense des quartiers populaires.

« Nous t'enverrons de l'artillerie et des munitions du parc Basfroi.

« Nous tiendrons jusqu'au bout et quand même.

« EUDES. »

Après s'être emparé, pendant la journée du 27, avec la division Grenier, de l'abattoir, ainsi que du marché aux bestiaux de la Villette, et avec la division Montaudon, de la grosse barricade armée d'artillerie qui se trouvait au rond-point du boulevard de la Villette, le général Ladmirault allait faire enlever, le soir, par ses troupes, les Buttes-

(1) Il devait y avoir, dans les quinze jours qui suivirent l'entrée des troupes 175,000 dénonciations envoyées à la préfecture de police, — 175,000 !



DOMBROWSKI.



FÉLIX PYAT.



CLUSERET.



DELESCLUZE.

Chaumont et les hauteurs de Belleville, où se trouvaient des batteries qui, pendant trois heures, avaient bombardé Paris, tirant au hasard dans les rues, effondrant les toits de leurs obus.

De son côté, le général Vinoy, dont les troupes tenaient le matin la rue du Faubourg-Saint-Antoine et le cours de Vincennes, allait s'emparer du cimetière du Père-Lachaise et de la mairie du vingtième arrondissement, enlevés par des bataillons de fusiliers marins.

La mairie de Belleville était minée. Avant de partir, en voiture, attelée d'avance, Ranvier s'était écrié : « Mettez le feu à la mèche ! » Une minute avant, il disait : « Tirez dans le tas ! »

Le général Clinchant et le général Douay gar-

daient le cours du canal Saint-Martin et la ligne des boulevards depuis la caserne du Prince-Eugène jusqu'à la Bastille.

Ce qui restait de l'insurrection était enveloppé de toutes parts, et toute résistance devait cesser le lendemain.

Les stoïciens définissaient le courage : la vertu combattant pour l'équité. Il y eut pourtant, dans ce Père-Lachaise, une lutte héroïquement affreuse. Sous la pluie, on se battit, à l'arme blanche, à travers les tombes. Les fusiliers marins poursuivaient dans les caveaux les communalistes qui avaient encloué leurs canons. On voyait, deux jours après encore, sur les caveaux de pierre, des traces de mains noires de poudre essuyées là, et, parmi les



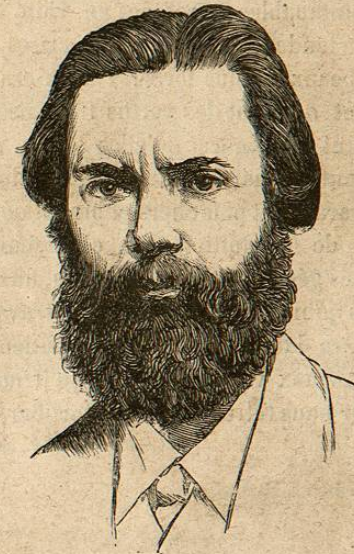
ASSI.



PASCHAL GROUSSET.



COURBET.



J. VALLÈS.

fosses mortuaires, des tas d'armes brisées et de bouteilles vides. Ces combats corps à corps dans ce cimetière, ces égorgements auprès des morts, cette furie dans la ville morte sont un des épisodes les plus étranges de cette formidable semaine.

Le dernier soupir de la Commune allait être rendu dans les carrières d'Amérique où, chose terrible, on vit les vaincus s'égorger eux-mêmes, pris de colère et de folie. M. Lissagaray écrit qu'ils s'entretuèrent ainsi et se fusillèrent avec une telle rage pour échapper aux prétoriens.

Ce même jour, le maréchal de Mac-Mahon adressait cette courte proclamation aux Parisiens :

« Habitants de Paris,
« L'armée de la France est venue vous sauver.

— Paris est délivré. — Nos soldats ont enlevé, à quatre heures, les dernières positions occupées par les insurgés.

« Aujourd'hui, la lutte est terminée; l'ordre, le travail et la sécurité vont renaître.

« Au quartier général, le 28 mai 1871.

« Le maréchal de France, commandant en chef,

« DE MAC-MAHON, DUC DE MAGENTA. »

Quelques jours auparavant, l'Assemblée nationale avait adopté la résolution suivante :

« L'Assemblée nationale déclare que les armées de terre et de mer, que le chef du pouvoir exé-

cutif de la République française ont bien mérité de la patrie.

« Délibéré en séance publique à Versailles,
le 22 mai 1871.

« Le président,

« Signé : JULES GRÉVY.

« Les secrétaires,

« Signé : PAUL BETHMONT, PAUL
DE RÉMUSAT, BARON DE BA-
RANTE, MARQUIS DE CASTEL-
LANE. »

Arrêtons-nous dans ce drame et cette épouvante. Aussi bien, on ressent profondément, après avoir raconté ces journées affreuses qui navrent et qui troublent, l'âpre besoin de revenir aux choses saines et sévères, et de se rafraîchir, après cette orgie, à la neige blanche de la raison et du droit. Et que prouvent toutes ces fureurs, toutes ces rages, tous ces massacres, sinon que la pitié, la liberté, le patriotisme, le bon sens, l'humble et solide vérité, sont immuables, profanés en vain, toujours retrouvés au lendemain des grandes crises, et toujours plus beaux et plus forts ? Toutes ces vertus, qui furent et qui sont des vertus françaises, semblent d'autant plus belles, qu'elles ont un moment disparu, comme la maison natale et le coin de la table de famille paraissent plus chers et plus aimés, parce qu'on vient de les quitter. Oui, c'est maintenant aux banalités généreuses et fortifiantes, aux vérités de tous les jours, à l'honnêteté, au travail, à la dignité sévère dans la vie, à l'étude patiente, aux longs efforts, aux viriles pensées, qu'il nous faut revenir pour nous retremper, nous fortifier, oublier

ces affreux souvenirs, et reprendre ou plutôt garder notre rang dans le monde. Ce ne sera pas un mince service que nous auront rendu ces épileptiques, ces possédés et ces fous, s'ils nous ont appris que le désordre dans la pensée, l'excès dans les idées, l'incessante recherche du bruit et du succès, cette fièvre d'Érostrate que flétrissait Saint-Just, amènent cet air malsain de l'esprit où, voilée par la passion et par l'orgueil, la conscience aveuglée descend d'échelon en échelon jusqu'à la dégradation et jusqu'au crime. De telles épreuves sont salubres si les nations en savent profiter, si elles savent demeurer fidèles à ce qui fut leur culte et à ce qui sera leur salut, si, résistant à toutes les terreurs, mères des réactions, elles s'appuient, comme sur un solide rempart, sur la liberté, qui fait les peuples grands au point de vue politique, et sur l'honneur, qui leur donne la force au point de vue moral. Que ces tempêtes, ces épouvantables bourrasques, n'emportent pas notre drapeau déchiré. Il apparaît, au premier soleil, plus rayonnant et plus fier, et après avoir assisté au déchaînement hideux des ambitions et des appétits, au choc révoltant des haines et des laideurs, on n'en aime que mieux la vérité, le beau, le bien, tout ce qui élève l'âme, fait passer en notre être le frisson d'enthousiasme pour les belles actions et les belles œuvres, comme, à la vue de ces brasiers qui dévoraient le cœur même de Paris. — L'Hôtel de ville, où, vivantes, avaient passé l'histoire et l'âme de la patrie, — on sentait que, dans cet écroulement affreux, le souvenir des aïeux nous restait encore avec leurs pensées, avec leur image, avec leur exemple de dévouement et de sacrifice à la France et à la liberté !

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES DU CHAPITRE VII

N° 1.

PROCLAMATION DU *Paris libre*.

Citoyens,

Les Versaillais doivent comprendre, à l'heure qu'il est, que Paris est aussi fort aujourd'hui qu'hier.

Malgré les obus qu'ils font pleuvoir jusqu'à la porte Saint-Denis sur une population inoffensive, Paris est debout, couvert de barricades et de combattants !

Loin de répandre la terreur, leurs obus ne font

qu'exciter davantage la colère et le courage des Parisiens !

Paris se bat avec l'énergie des grands jours !

Malgré tous les efforts désespérés de l'ennemi, depuis hier il n'a pu gagner un pouce de terrain.

Partout il est tenu en échec ; partout où il ose se montrer, nos canons et nos mitrailleuses sèment la mort dans ses rangs.

Le peuple, surpris un instant par la trahison, s'est retrouvé ; les défenseurs du droit se sont comptés, et c'est en jurant de vaincre ou de mourir pour la République qu'ils sont descendus en masse aux barricades.

N° 3.

Le citoyen Millière, à la tête de 150 fuséens, incendiera les maisons suspectes et les monuments publics de la rive gauche.

Le citoyen Dereure, avec 100 fuséens, est chargé du 1^{er} et du 2^e arrondissement.

Le citoyen Billioray, avec 100 hommes, est chargé des 9^e, 10^e et 20^e arrondissements.

Le citoyen Vésinier, avec 50 hommes, est chargé spécialement des boulevards, de la Madeleine à la Bastille.

Ces citoyens devront s'entendre avec les chefs de barricades pour assurer l'exécution de ces ordres.

Paris, 3 prairial an 79.

DELESCLUZE, RÉGÈRE, RANVIER,
JOHANNARD, VÉSINIER, BRUNEL,
DOMBROWSKI.

N° 4.

AU CITOYEN GÉNÉRAL DOMBROWSKI.

Citoyen,

J'apprends que les ordres donnés pour la construction des barricades sont contradictoires.

Veillez à ce que ce fait ne se reproduise plus.

Faites sauter ou incendier les maisons qui gênent votre système de défense. Les barricades ne doivent pas être attaquables par les maisons.

Les défenseurs de la Commune ne doivent manquer de rien ; donnez aux nécessiteux les effets que contiendront les maisons à démolir.

Faites d'ailleurs toutes les réquisitions nécessaires.

Paris, 2 prairial an 79.

DELESCLUZE, A. BILLIORAY.

P. O. *Le colonel d'état-major,*

LAMBRON.

Versailles a juré d'égorger la République : Paris a juré de la sauver !

Non ! un nouveau 2 décembre n'est plus possible, car, fort de l'expérience du passé, le peuple préfère la mort à la servitude.

Que les hommes de septembre sachent bien ceci : le peuple se souvient. Il a assez des traitres et des lâches qui, par leurs défections honteuses, ont livré la France à l'étranger.

Déjà les soldats, nos frères, reculent devant le crime qu'on veut leur faire commettre.

Un grand nombre d'entre eux sont passés dans nos rangs.

Leurs camarades vont suivre en foule leur exemple.

L'armée de Thiers se trouvera réduite à ses gardarmes. — Nous savons ce que veulent ces hommes et pourquoi ils combattent.

Entre eux et nous, il y a un abîme !

AUX ARMES !

Du courage, citoyens ; un suprême effort, et la victoire est à nous !

TOUT POUR LA RÉPUBLIQUE !

TOUT POUR LA COMMUNE !

(La rédaction de *Paris-libre*.)

N° 2.

APPEL AUX FEMMES.

Au moment où la lutte suprême s'engageait dans les derniers arrondissements restés au pouvoir de l'insurrection, celle qui, nous ne savons par quelles inconcevables horreurs, avait encouru le droit d'emboucher le cor et de sonner l'hallali à la meute écumeuse et bondissante, s'exprimait ainsi dans un document qui a survécu pour l'édification des générations à venir :

« Rassemblez TOUTES LES FEMMES et le COMITÉ lui-même, et venez immédiatement pour ALLER AUX BARRICADES.

« Citoyenne E. DMITRI,

« Au Comité du onzième arrondissement. »